

L'histoire aujourd'hui

par Jacques Le Goff

Pour vous parler de la science historique aujourd'hui, je partirai d'un texte de Marc Bloch dans son *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'Historien*.

L'histoire n'est pas seulement une science en marche. C'est aussi une science dans l'enfance: comme toutes celles qui pour objet ont l'esprit humain, ce tard-venu dans le champ de la connaissance rationnelle. Ou, pour mieux dire, vieille sous la forme embryonnaire du récit, longtemps encombrée de fictions, plus longtemps encore attachée aux événements les plus immédiatement saisissables, elle reste, comme entreprise raisonnée d'analyse, toute jeune.

De quand peut-on dater son apparition comme entreprise raisonnée? Je me range à l'avis de l'historien allemand Reinhart Koselleck qui dans son ouvrage publié en 1979 *Vergangene Zukunft (Il futuro passato)* soutient que l'histoire est une notion et une discipline nées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elle est un produit des Lumières au même titre que les notions de politique, de religion et d'économie inconnus auparavant.

La science historique a connu une longue préhistoire depuis l'apparition du terme dans la Grèce antique avec le sens de recherche, enquête puis de résultat d'une enquête, récit depuis la composition au V^e siècle avant l'ère chrétienne des *Histoires* par Hérodote, le "père de l'histoire". Bernard Guenée a pu écrire en 1980 une excellente *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, mais il n'y a pas d'histoire raisonnée au Moyen Âge. Le XVI^e siècle humaniste a suscité une double poussée de réflexion historique. D'une part un recours de la morale, de l'éthique à l'histoire considérée comme *magistra vitae* – maîtresse de vie. Dans cette ligne se situe Montaigne toujours en quête de l'"humaine condition": «les historiens sont ma droite balle [...] l'homme en général de qui je cherche la connaissance, y paraît plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu». D'autre part certains auteurs de la fin du XVI^e siècle réclament une histoire qui ne néglige aucune connaissance importante, d'où le concept d'*histoire parfaite* qui, dans un contexte et avec un contenu tout différents, évoque ce que sera l'ambition d'histoire totale ou globale de la revue

“Annales” et l’exigence d’expliquer.

Les Lumières et le XIX^e siècle ont institué une coupure épistémologique qui a constitué l’histoire comme science, mais cela s’est fait à la fois dans une perspective proprement scientifique, rationnelle et dans une perspective idéologique. Celle-ci a été celle du progrès relayé par l’évolutionnisme. L’histoire avait un sens, le progrès remplaçait la providence et conservait certains des inconvénients majeurs de la téléologie et pire encore, pour une majorité d’occidentaux du XIX^e siècle et pour une majorité d’historiens, le progrès s’identifiait à la nation, dans la perspective d’une eschatologie nationaliste dangereuse et étouffante.

Je crois pouvoir distinguer trois acquis principaux de la science historique au XIX^e siècle.

Le premier est l’élaboration de méthodes d’érudition – la constitution d’archives, d’institutions savantes telles que l’École Nationale des Chartes en France et les *Monumenta Germaniae Historica* en Allemagne à Munich, auxquels s’ajoutera l’Istituto storico italiano per il Medio Evo à Rome brillamment dirigé aujourd’hui par Girolamo Arnaldi, la définition de documents comme sources de l’histoire, la mise sur pied de techniques dites sciences auxiliaires de l’histoire parmi lesquelles la chronologie dont on ne dira jamais assez qu’il n’y a pas d’histoire sans chronologie. Il faut dire aussi avec force que cette érudition, ces méthodes critiques restent et resteront une base essentielle de la science historique et du travail de l’historien. Cette formation distingue aussi l’historien professionnel de l’historien amateur.

Mais dès le XIX^e siècle la pratique devenue traditionnelle de l’érudition a abouti à un dessèchement de la critique historique. Celle-ci s’est focalisée sur la recherche du faux et a eu tendance à s’y réduire alors que la critique du document doit répondre à un questionnement beaucoup plus large et plus riche.

Le second acquis a été l’élaboration d’une définition qui a permis à l’histoire de prendre pleinement sa place dans l’ensemble des sciences humaines et sociales au XX^e siècle. La définition est de Fustel de Coulanges (1830-1889) et elle a été confortée et complétée par Marc Bloch dans la première moitié du XX^e siècle, «l’histoire est la science des hommes en société dans le temps». Les trois termes sont également importants et leur force vient de leur mise en rapport. L’objet de l’histoire ce sont les hommes et les femmes vivant et agissant de tout leur être (corps, sensibilité, mentalité compris) dans tous les domaines (vie quotidienne, vie matérielle, techniques, économie, société, croyance, idées, politiques etc.) selon leurs caractères individuels mais aussi et surtout collectifs d’où l’importance de l’étude des structures sociales et de leur fonctionnement. J’insiste enfin “dans le temps”. L’importance fondamentale pour l’historien de la

dynamique des sociétés et sur l'histoire comme science du mouvement et du changement. Il n'y a pas d'histoire immobile.

L'histoire se trouve ainsi définie comme une science de la vie (on peut considérer Michelet comme le père de cette conception), des hommes vivants et donc changeant. Je ne peux me retenir de citer une phrase célèbre de Marc Bloch

Ce sont les hommes que l'histoire veut saisir. Qui n'y parvient pas ne sera jamais, au mieux qu'un manoeuvre de l'érudition. Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier.

A quelle autre définition s'oppose cette définition humaine, sociale de l'histoire? A celle-ci: «L'histoire est la science du passé». Le commentaire de Marc Bloch est sans appel: «l'idée même que le passé, en tant que tel, puisse être l'objet de science est absurde. Des phénomènes qui n'ont d'autre caractère commun que de ne pas avoir été contemporains, comment sans décantage préalable en ferait-on la matière d'une connaissance rationnelle?». Insistons, l'histoire ce n'est pas la science des hommes du passé ou dans le passé, c'est la science des hommes dans le temps, dans le changement.

Le troisième acquis de la science historique au XIX^e siècle est plutôt un blocage qu'une acquisition vivante. Il résulte d'une abdication de l'historien devant le document, d'un optimisme naïf dans le pouvoir du document, une fois que son authenticité a été établie, de sécréter la connaissance historique.

Dans cette évolution de la science historique, l'influence de Marx fut très limitée, d'abord parce que son bagage historique était assez mince et surtout parce que l'histoire dans la postérité marxiste fut submergée et complètement pervertie par le marxisme-léninisme. Gramsci rappela vainement que dans l'expression *matérialisme historique* le mot important était historique qui était scientifique et non matérialisme qui était métaphysique.

Au début du XX^e siècle les limites, les dérives de cette histoire érudite et historiciste qu'on allait appeler "positiviste", "événementielle", "historisante" suscitèrent de plus en plus de critiques et de désirs de renouvellement. Le mouvement fut européen avec un écho aux Etats-Unis. Y participèrent notamment l'historien belge Henri Pirenne (1862-1935), le philosophe-historien italien Benedetto Croce (1896-1952) auteur de la célèbre phrase: «Toute histoire est contemporaine» qui critiqua l'historicisme dans une perspective à la fois idéaliste et marxiste et fonda l'Istituto per gli Studi Storici dont il confia la direction à Federico Chabod, le néerlandais Johan Huizinga (1872-1945), le roumain Nicolae Iorga (1871-1932), la revue allemande "Zeitschrift für Sozial und Wirtschaftsgeschichte",

l'Institute for Historical Researches de Londres (1921) et l'Institut pour l'étude comparative des religions d'Oslo (1925). Son point culminant fut la création à Paris par Marc Bloch et Lucien Febvre de la revue "Annales d'Histoire Economique et Sociale" (1929).

Avant d'esquisser un bilan de l'héritage des "Annales" pour l'histoire aujourd'hui, je souligne que la révolte contre l'histoire positiviste du XIX^e siècle, geste capital, a eu pour cible essentielle les conceptions de document, d'événement, de fait historique – c'est tout un.

Contrairement à la croyance naïve des historiens positivistes on s'est rendu compte que, selon le mot de Paul Veyne, l'histoire doit être «une lutte contre l'optique imposée par les sources» et Michel Foucault dans «la mise en question du document» a défini l'histoire comme «ce qui transforme les *documents en monuments*», c'est-à-dire qu'au lieu de déchiffrer des traces laissées par les hommes l'histoire «déploie une masse d'éléments qu'il s'agit d'isoler, de grouper, de rendre pertinents, de mettre en relations, de constituer en ensembles» (*L'archéologie du savoir*, 1969, pp. 13-5). Plus fondamentalement l'événement, le fait historique ne sont pas donnés par les sources à l'historien. Ils sont sa construction. L'histoire devient ainsi définitivement une science car, comme toutes les sciences, elle doit créer son objet.

J'en viens enfin à la situation actuelle de la science historique. Que reste-t-il de l'héritage des "Annales"?

- D'abord le domaine défini par le titre. L'histoire économique et sociale. Mais l'histoire économique a été déconsidérée par l'effondrement du marxisme et par l'impuissance de l'économie à se glisser dans une problématique historique, c'est regrettable.
- L'instauration d'un dialogue entre l'histoire et les sciences sociales mais il a été limité par l'indifférence des sciences sociales (sociologie, ethnologie/anthropologie) au temps et à l'évolution historique.
- L'horizon d'une histoire totale ou globale qui n'a rien à voir avec l'affirmation que tout est dans tout et réciproquement et qui ne s'est pas confondue avec une histoire universelle à la place de laquelle Michel Foucault a suggéré d'élaborer une histoire *générale*, tandis que Pierre Toubert et moi-même proposons le choix d'objets globalisants (le *Purgatoire*, *Saint Louis*). Les "Annales" ont aussi mis à la base de la démarche *l'histoire-problème* posant au départ d'une recherche et d'une réflexion historique un problème et non un fait ou un thème. Les "Annales" ont insisté sur l'étude des *structures* mais selon une perspective dynamique qui refuse un structuralisme indifférent au temps et qui n'oppose pas le collectif à l'individuel. Enfin Marc Bloch en particulier a assigné à l'histoire l'étude des relations réciproques entre passé et présent – celui-ci étant plus volontiers défini comme l'actuel. Eclairer le présent par le passé

mais aussi le passé par le présent est devenu l'objectif de l'histoire. Dans son œuvre et dans sa vie, Marc Bloch a montré l'étroite relation unissant l'historien, l'amateur d'histoire et le citoyen.

Entre 1950 et 1980 divers compléments importants ont été apportés à la science historique, dans la lignée des "Annales". Fernand Braudel a attiré l'attention sur la nécessité de situer la réflexion historique dans la *longue durée*.

Je crois que l'agencement des temps de l'histoire est plus complexe et met en cause une pluralité plus grande de temps historiques. Il faut retourner à Marc Bloch:

Le temps humain [...] demeurera toujours rebelle à l'implacable uniformité comme au sectionnement rigide du temps de l'horloge. Il lui faut des mesures accordées à la variabilité de son rythme et qui, pour limites, acceptent souvent, parce que la réalité le veut ainsi, de ne connaître que des zones marginales. C'est seulement aux prix de cette plasticité que l'histoire peut espérer adapter, selon le mot de Bergson, ses classifications aux «lignes mêmes du réel», ce qui est, proprement, la fin dernière de toute science.

Et, j'ajoute, une histoire qui confrontera sans cesse le temps mesuré au temps vécu.

En approfondissant le dialogue avec l'ethnologie, les historiens issus des "Annales", ont élaboré une *anthropologie historique* définie comme une démarche de totalisation ou plutôt de mise en relation des différents niveaux de la réalité préfigurée dans l'*histoire des mœurs* de Tocqueville.

De même ces historiens ont bâti une histoire des mentalités, une histoire des représentations, une histoire de l'imaginaire. Désormais la réalité historique est l'ensemble de deux volets: la réalité des faits et la réalité de leurs échos dans la conscience, réalités factuelles et réalités imaginaires. Et l'histoire des mentalités se double d'une histoire des valeurs, des idées-forces réfractées dans les consciences et les comportements, une histoire intellectuelle et des mentalités remplaçant la vieille histoire des idées, la *Geistesgeschichte* allemande.

Mais il ne faut pas non plus exagérer la portée de la nouvelle histoire des mentalités, elle ne pèse pas sur l'évolution historique comme une causalité première. Beaucoup d'historiens désarçonnés par l'effondrement de l'économie comme causalité primaire générale se sont rabattus sur les mentalités pour tenir ce rôle. C'est une autre erreur. De même un nouveau domaine a pris en histoire une grande ampleur: l'histoire culturelle et on l'a aussi utilisée comme causalité historique générale. L'explication de l'histoire et de l'évolution historique par la culture est une erreur comparable à l'ancienne causalité économique même si la

notion d'histoire culturelle fournit un pont avec l'anthropologie et a permis d'intégrer plus facilement des réalités humaines que l'idée de civilisation intégrait moins bien.

Malgré ces enrichissements l'histoire définie par la mouvance des "Annales" a donné à partir de 1980 environ de plus en plus de signes d'essoufflement, voire d'épuisement et elle a été l'objet d'une convergence de critiques lui reprochant d'écraser les hommes sous les structures, de tendre à une histoire immobile et de sacrifier la spécificité de l'histoire aux abstractions de sciences sociales en dehors du temps.

Cette crise de l'histoire des "Annales" s'inscrit dans une plus large "crise de l'histoire" en général. En discuter déborderait largement le peu de temps qui me reste.

Je me contenterai de trois remarques.

Si l'on entend par crise la déconstruction d'un système et la phase de troubles et de turbulences qui, selon la conception gramscienne, prépare la construction d'un nouveau système et qui est plus riche de promesses et d'invitation à l'effort intellectuel que de contemplation découragée de ruines, alors oui, l'histoire est en crise mais je préfère parler de mutation parce que c'est regarder l'avenir, tandis que crise est trop tourné vers un passé dont il faut reconnaître les héritages vivants mais auquel il faut savoir s'arracher pour bâtir mieux sans nostalgie, avec lucidité, critique constructive et volonté.

Si je dis que cette crise est liée à celle des sciences sociales dans leur ensemble et celle-ci à celle de notre société et de notre savoir globalement ce n'est pas vouloir noyer le poisson mais c'est définir l'ampleur du problème et de la tâche, et souligner qu'il ne peut s'agir de retouches ou de retours mais que c'est tout un bloc historique et scientifique qu'il s'agit de prendre à bras le corps.

Le problème n'a pas échappé au comité de direction des "Annales" qui dans le numéro de mars-avril 1988 a publié un texte intitulé *Histoire et sciences sociales: un tournant critique?*

Le moment est venu, y écrivions-nous, «de rebattre les cartes» et nous y esquissions de nouvelles méthodes, citant deux d'entre elles: «les échelles d'analyse et l'écriture de l'histoire» et de «nouvelles alliances», en d'autres termes repenser et redéfinir une pratique de l'interdisciplinarité. Et nous concluions: «le moment ne nous paraît pas venu d'une crise de l'histoire dont certains acceptent, trop commodément, l'hypothèse. Nous avons en revanche la conviction de participer à une nouvelle donne, encore confuse, et qu'il s'agit de définir pour exercer demain le métier d'historien». J'ai le sentiment que nous ne sommes pas encore sortis de cette phase mais je crois que nous prenons mieux conscience du caractère général d'une mutation qui dépasse l'histoire. Comment s'en étonner

quand on professe une conception de l'histoire qui la pratique dans toute l'épaisseur et la profondeur des réalités humaines?

J'ai traité ailleurs des retours qui semblent occulter l'héritage des "Annales", retour de l'histoire politique, de l'événement, de l'histoire-récit, de la biographie et du sujet¹.

Pour terminer permettez-moi d'énumérer sans développer, je n'en ai plus le temps – les principales tâches de la recherche historique – nombreuses et majeures en ce temps de mutation des sciences sociales, de la société et du savoir.

Nouer de nouvelles relations avec les sciences sociales. Je souhaite quant à moi la constitution d'une anthropologie historique regroupant histoire, sociologie et anthropologie animée par la recherche et l'explication du changement des sociétés dans le temps sur tous les plans. Cette science devrait rester en étroit contact avec la géographie car une des lignes du renouvellement de l'histoire doit se poursuivre par des recherches sur les temps et les espaces et leurs dynamiques.

L'histoire doit retrouver un objet synthétique et briser la catastrophique fragmentation en histoire politique, sociale, économique, culturelle, histoire de l'art, histoire du droit etc.

La sémantique historique clarifiant les termes et les concepts, au-delà d'une philologie inerte, dans une perspective de transformations et de créations, doit permettre une relecture décapante des documents.

L'étude des sources doit continuer à s'élargir au-delà des textes – en transformant en documents d'histoire les images, les résultats de l'archéologie, les gestes, les paysages etc. Il faudra un jour songer à cerner les trous, les lacunes de la documentation, à construire une histoire des silences. Cette tâche implique une régénération complète des sciences auxiliaires et une exploration de la production historique de la mémoire.

La science historique doit s'appropriier en se les adaptant les nouveaux instruments informatiques opérateurs de découvertes et de conquêtes. L'histoire doit prendre désormais en couple les séries de faits et les séries de représentations. L'histoire est faite autant d'imaginaire que de réalités positives.

L'histoire comparée appelée de ses vœux par Marc Bloch doit se développer dans une perspective d'histoire générale. Pour cela elle doit se désoccidentaliser et créer des structures d'attente pour des histoires latentes ou autres.

L'histoire doit plus que jamais prendre pour objets les hommes et la vie – intégralement mais selon des démarches rationnelles et critiques.

L'histoire récente a lancé la mémoire à l'assaut de l'histoire. L'histoire devra continuer à se nourrir de la mémoire, pourvoyeuse de vie mais séparer la bonne mémoire, passionnée de vérité de la mauvaise, corrom-

pue par les passions agressives et perverses – nationalistes notamment. Il faut que l'histoire cesse d'être ce que Hegel appelait un «*ardello*» pour réaliser la fonction de «*mezzo di liberazione del passato*» que lui assigne G. Arnaldi.

Elle devra essayer de mordre rationnellement sur l'avenir, tâche que lui impose l'échec de la futurologie et le déchaînement des élucubrations divinatoires anciennes et nouvelles pour prolonger prudemment sa maîtrise du temps au-delà du passé et du présent et pour essayer de répondre plus pleinement à la question: «A quoi ça sert l'histoire?». A répondre rationnellement à l'interrogation: «Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?».

Tâche immense, exaltante. Je reviens à mon commencement. La science historique est dans l'enfance. De grands espoirs lui sont permis. Au travail! Et comment mieux y travailler que dans cette ville qui a l'expérience des grands renouvellements, des grandes refondations de l'Antiquité au christianisme et aux diverses renaissances?

Notes

1. J. Le Goff, *L'Histoire*, in Y. Michaud (éd.), *Université de tous les savoirs. Qu'est-ce que la société?*, vol. 3, Odile Jacob, Paris 2000, pp. 65-77.